



Claude-Pierre Pérez, Annick Jauer, Hugues Laroche,
Élisabeth Surace (éd.), *Vers et Prose (1905-1914).*
Anthologie d'une revue de la Belle Époque

Paris, Classiques Garnier, 2015, 1298 p.

Jean-Pierre Bobillot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/907>
DOI : 10.4000/recherchestravaux.907
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-006-8
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Jean-Pierre Bobillot, « Claude-Pierre Pérez, Annick Jauer, Hugues Laroche, Élisabeth Surace (éd.), *Vers et Prose (1905-1914). Anthologie d'une revue de la Belle Époque* », *Recherches & Travaux* [En ligne], 90 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/907> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.907>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Recherches & Travaux

Claude-Pierre Pérez, Annick Jauer,
Hugues Laroche, Élisabeth Surace
(éd.), *Vers et Prose (1905-1914).*
*Anthologie d'une revue de la Belle
Époque*

Paris, Classiques Garnier, 2015, 1298 p.

Jean-Pierre Bobillot

RÉFÉRENCE

Claude-Pierre Pérez, Annick Jauer, Hugues Laroche, Élisabeth Surace (éd.), *Vers et Prose (1905-1914). Anthologie d'une revue de la Belle Époque*, Paris, Classiques Garnier, 2015, 1298 p.

- 1 Longtemps, historiens de la littérature, professeurs, théoriciens, critiques, lecteurs — à peu d'exceptions près¹ —, ignorèrent superbement ou, au mieux, ne mentionnèrent que marginalement le rôle (aussi vital pourtant que jeunes pousses et humus pour la croissance et le renouvellement de la forêt) joué par les revues, plus ou moins « petites » ou « grandes », dans la « vie littéraire » en général et l'« évolution littéraire » en particulier — singulièrement, aux moments les plus décisifs de cette évolution...
- 2 Depuis quelques temps, il n'en va plus tout à fait de même. En témoigne, par exemple — outre la création, en 2010, du précieux blog *Les petites revues*² —, la publication récente, coup sur coup, de deux volumes : *Petites revues et esprit bohème à la fin du XIX^e siècle (1878-1889)*, de Bénédicte Didier³ et *La Jeune Critique des petites revues symbolistes*, de Yoan Vérilhac⁴. Gageons que l'avancée notable des approches sociologiques de la littérature ou apparentées — et singulièrement, des recherches concernant les

différents « lieux de sociabilité » qui contribuèrent, diversement, à ladite vie ou évolution, tant littéraire qu'artistique ou « culturelle » en général — a conforté, de quelques pierres décisives, cet important chantier : ne mentionnons ici que la vaste synthèse d'Anthony Glinoe et Vincent Laisney, *L'âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*⁵.

- 3 Mais l'entreprise, consistant à donner un aussi large choix de textes publiés sur toute la durée d'existence d'une revue ayant aussi allègrement franchi le cap des cruciales premières années, et, d'autre part, aujourd'hui aussi peu frayée — et aussi peu estimée — que *Vers et Prose*, fondée et conduite (sans « manifeste » ou « ligne » esthétique, ou idéologique, affirmée⁶ ou clairement repérable, au gré des textes ou de « chroniques régulières », autre qu'une adhésion de principe à un vague [néo-]« symbolisme ») par un poète aujourd'hui aussi peu lu — et aussi peu estimé — que Paul Fort, est selon toute vraisemblance sans exemple. Ajoutons que le résultat en est, globalement, exemplaire.
- 4 Le volume est impressionnant, tant par le nombre de pages que par la diversité des auteurs — allant des plus célèbres (à raison ou à tort) aux grands et petits oubliés (à tort ou à raison) —, comme des genres, des styles et des formes, des sujets ou des questions abordés. Diversité, plus frappante encore, des innombrables participants aux soirées du mardi, à la Closerie des Lilas⁷, qui « est peut-être », comme le souligne à juste titre Claude-Pierre Pérez en sa précise et roborative préface, « le meilleur de *Vers et Prose* : non pas d'avoir défendu et illustré la “haute littérature” [...], mais d'avoir rapproché, et parfois mêlé, les incompatibles ; d'avoir été quelque chose comme un espace transitionnel, un lieu de croisement et parfois de métissage, entre ce que nous appelons “des mondes” et qui, peut-être, voici cent ans, n'en faisaient qu'un. » Et, même si cette dernière supposition paraît quelque peu excessive, c'est peut-être là le meilleur de cette anthologie : de nous rendre, malgré tout, quelque chose de cet authentique vécu littéraire.
- 5 Elle a également pour mérite de mettre (non sans une certaine réticence ?) en lumière le rôle, en cette affaire, de l'industriel Alexandre Mercereau, ce grand oublié de l'histoire littéraire et artistique⁸ qui pourtant, selon André Billy, « exerçait à Montparnasse une sorte de magistrature intellectuelle » : trait d'union bidirectionnel, sur ce double plan, entre Moscou, Saint-Pétersbourg et Paris, membre fondateur, et bientôt dissident, de la « Libre Abbaye », il fut (plus que de Jules Romains ou Georges Duhamel...) proche de René Ghil qui vanta « ses surhaussantes *Paroles devant la Vie* », dont on lira ici deux fragments donnés à la revue avant leur publication en volume (1913).
- 6 Ou de réévaluer le talent critique et théorique de ce quasi inconnu que demeure Tancrède de Visan, lequel de tome en tome, d'études en études « Sur l'œuvre de Vielé-Griffin », « d'Henri de Régnier », « d'Émile Verhaeren » etc., via un développement plus général sur « La philosophie de M. Bergson et le lyrisme contemporain » — philosophie, dont il décrit l'apparition comme une *coupure épistémologique* aussi radicale que celle qu'opéra, en son temps, la pensée de Descartes —, entreprend une synthèse fouillée de ce qu'il convient d'entendre sous l'appellation, dès lors clairement fallacieuse, de « symbolisme », se basant sur le rôle central de l'« intuition » et de la « dynamique vitale » (celle, même, de l'« évolution créatrice ») que l'esprit imprime aux images et aux idées. Or, il en viendra finalement à une étude « Sur l'œuvre de Barzun » : sa réflexion sur le symbolisme ne l'aura-t-elle pas mené au bord du vitalisme ?

- 7 Claude-Pierre Pérez l'observe avec justesse : en cette année 1905 et celles qui vont suivre, la question n'est plus celle du « vers libre » contre le « vers officiel » (censément réglée dès 1891, apparemment toujours pendante, comme tend à l'indiquer l'« Enquête internationale » déclenchée par le futur inventeur des « mots en liberté », à la filiation des plus explicites...); « c'est plutôt que tout le système prose-vers est en train de bouger en même temps. » Allons (un peu) plus loin : s'il bouge, c'est vers son propre *dépassement*, indiqué à titre d'hypothèse — « sans présumer de l'avenir qui sortira d'ici, rien ou presque un art » — par Mallarmé dans sa « Préface » au *Coup de dés*, invoquant une « réunion », marquée typographiquement mais « sous [l']influence [...] de la Musique entendue au concert », du vers libre et du « poème en prose ». Le dépassement date de là : en dessous et d'avance insidieusement préparé par le Maître ; hardiment — et autrement — réalisé dans les typographies partitionnelles de Henri Martin Barzun (puis de Pierre Albert-Birot...), en réaction polémique auxquelles Apollinaire devait concevoir ses « idéogrammes lyriques » ; et qui sera l'affaire de maintes avant-gardes, tant « sonores » que « visuelles », ultérieures...
- 8 En ce sens, on ne tiendra pas pour rien que la revue — dont le tome I et les suivants semblaient, globalement, annoncer une publication présentant un état contemporain et rétrospectif du symbolisme (que légitimait le long article introductif de Robert de Souza, « Où nous en sommes »), accueillante à la diversité de ses composantes et de ses filiations — ne s'achève pas sans qu'une note du même Mercereau ait fait part au tome XXXI (1912), avec l'enthousiasme de qui soudain ouvre une porte sur l'avenir en marche, de la parution du premier numéro de *Poème et drame*, la revue de Barzun, qui allait sans tarder devenir l'organe militant du « dramatisme », bientôt rebaptisé « simultanéisme », et que le tome XXXVI et dernier (1914) ait inclus, entre Visan et Divoire, le premier des *Chants de Maldoror* (avec la préface de Léon Genonceaux pour son édition de 1890), dont on connaît l'impact (renouvelé par l'édition de 1920, à la Sirène, que préfaça Remy de Gourmont) sur quelques jeunes gens qui, dix ans plus tard, devaient fonder *La Révolution surréaliste*...
- 9 Elle avait, entre temps, largement ouvert ses pages (moins, certes, qu'à Moréas !) à Apollinaire, qui avait pu y donner quelques-uns de ses poèmes les plus marquants ; mais aussi (à doses plus homéopathiques) à Ghil, de longtemps adversaire résolu du symbolisme au nom de la « poésie scientifique » ; au « naturaliste » Saint-Georges de Bouhélier ; à Romains, créateur de l'« unanimisme » et chantre de la « poésie immédiate » ; à d'anciens Abbayistes tels que Charles Vildrac, René Arcos ou Duhamel ; au « paroxyste » Nicolas Beauduin ; à l'inclassable Fernand Divoire, touchant au « simultanéisme » avec Barzun et collaborateur de *Montjoie !*, la revue « cérébriste » ; aux « cérébristes » Ricciotto Canudo et Valentine de Saint-Point, « femme futuriste » ; au « futuriste » Marinetti... soit, à quasi toute la palette des différentes sensibilités *vitalistes* : elle laissait ainsi transparaître, à même ses moires plus ou moins explicitement symbolistes, par voyants accrocs, la montante vague de cette « crise des valeurs symbolistes⁹ » qui, puissamment amplifiée par le conflit mondial, allait la submerger sans appel, la reléguant aux oubliettes de l'histoire littéraire et culturelle...
- 10 Le lecteur est guidé, à travers cet inépuisable labyrinthe, par de précieuses notices introductives à chaque tome, puis à chacun des textes choisis à l'intérieur de chaque tome, et en fin de volume, non seulement par une table des matières finale, mais par l'ensemble des sommaires de la revue, suivi d'une table de la revue par auteurs et d'un index des noms. Fort peu de coquilles ou négligences y sont à déplorer, sinon plusieurs

fois le très-coupable é au prénom de Remy de Gourmont (p. 1263, 1295, 1296), et la magnifique perle : « Saint-Pol Poux » (p. 35), qu'il serait vraiment dommage de corriger !

NOTES

1. Ainsi, *La Revue Indépendante (1884-1893)*, thèse de doctorat de Jacques Monfrier, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1973 ; ou, bien différemment, l'anthologie *La Revue blanche*, par Olivier Barrot et Pascal Ory (Paris, Christian Bourgois, 10/18, 1989). Ajoutons-y un volume qui, si son objet n'est pas spécifiquement les revues, y puise largement (et pour cause) sa matière : *Les Théories poétiques à l'époque symboliste (1883-1896)*, de Roland Biétry [Berne, 1989], Slatkine Reprints, Genève, 2001. Il faudrait également tenir compte des nombreuses rééditions en *fac simile* de revues d'avant-garde historiques, de *Dada Zürich-Paris, 1916-1922*, Paris, Jean-Michel Place, 1981, à *L'Humidité 1970-1978*, Marseille, Al Dante, 2012 : mais justement, c'est une autre histoire...
2. <<http://petitesrevues.blogspot.fr>>; voir aussi, concernant la numérisation des revues : <<http://prelia.hypotheses.org/>>
3. L'Harmattan, 2009.
4. Publications de l'université de Saint-Étienne, 2010.
5. Fayard, 2013.
6. C'est donc l'exacte antithèse des *Écrits pour l'Art (1887-1892)*, la revue « de combat » de René Ghil qui connut, de mars 1905 à février 1906, un éphémère *revival* — contemporain, donc, des débuts de *Vers et Prose* —, à l'initiative de Jean Royère : y contribuèrent entre autres Alexandre Mercereau, René Arcos, Charles Vildrac (qui avaient créé, l'année précédente, *La Vie*, et allaient bientôt se retrouver au sein de la « Libre Abbaye » de Créteil), John-Antoine Nau, Marinetti, Georges Duhamel, Tancrède de Visan (exclu dès le n° de mai) — tous également présents au sommaire de *Vers et Prose*, ainsi que Ghil lui-même, qui y côtoie ses amis de jeunesse, Pierre Quillard, Suart Merrill, André Fontainas, Ephraïm Mikhaël (soit, le plus gros de la « pléiade de Fontanes »), de plus récents tels que Georges et Cécile Périn, Carlos Larronde, et son vieux frère ennemi, Gustave Kahn. Dès juillet 1906, Royère s'en allait fonder *La Phalange*...
7. De ces participants, réguliers ou occasionnels, on trouve une liste impressionnante dans *La Dernière Bohème*, de Lucien Aressy, Paris, Jouve et C^{ie} [1923], 1944, p. 203-205.
8. On trouve, sous la plume du même Aressy, un portrait amical et admiratif de Mercereau en qui il voit, curieusement, « une sorte de Rollinat grave, plus posé et surtout plus artiste » (*ibid.* p. 184-200) ; il écrit aussi (p. 201, n. 1) : « En 1910, Paul Fort s'adjoignit comme co-directeur de la merveilleuse anthologie *Vers et Prose*, Alexandre Mercereau, qui donna un essor nouveau du même coup à la revue et aux célèbres *Mardis*. »
9. Suivant le titre du toujours indispensable ouvrage de Michel Décaudin, *La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française 1895-1914* [Privat, 1960], Paris, Honoré Champion, 2013.

AUTEURS

JEAN-PIERRE BOBILLOT

Université Grenoble-Alpes, UMR LITT&ARTS